

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 35 (1897)
Heft: 6

Artikel: L'oie rôtie
Autor: Grandmougin
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-196077>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ter la maison de M. Belcombe. Cette habitation, étroite et isolée, est embelliée par les deux filles de ce négociant, l'une âgée de 15 ans et l'autre de 13. Elles ont de l'amabilité, des grâces, et parlent la langue française avec assez de facilité. Bonaparte s'amuse à perfectionner leur éducation. Il leur donne des leçons de géographie et d'histoire, forme leur style et leur raconte quelquefois ces scènes européennes auxquelles il a pris tant de part.

Le seul moyen que les étrangers puissent avoir pour s'entretenir avec lui, est de se faire présenter chez M. Belcombe. On y trouve accès vers le soir. Là Bonaparte parle de tout excepté de politique, qu'il élude avec soin. Sa loquacité est extrême, mais il a l'art de se faire écouter. Il est aimable, surtout avec les dames.

Dans la soirée, on l'aperçoit souvent dans le jardin, accompagné de ses généraux et de M. Belcombe. Un Ecossais l'y remarqua dernièrement. Montholon et Gorgon étaient à ses côtés, la tête découverte. La discussion paraissait animée et s'étendait aux derniers événements. On prononça le nom de *Davoust*, mais d'un ton qui n'annonçait pas un éloge.

Bonaparte, dans cette promenade, portait un frac bleu, boutonné sur la poitrine, une veste blanche, des culottes de nankin et des bottes. Ses yeux bleus, toujours très animés, donnaient à sa figure la plus vive expression.

Contre son ancienne habitude, il reste assez longtemps à table et boit plus de vin qu'autrefois.

« C'était alors, dit-il, l'affaire d'un quart d'heure... mais les goûts changent avec l'âge. Aujourd'hui je me fais vieux et m'oublie aisément. »

Pour nos lectrices.

Ecoutez, mesdames, ce que dit, à votre intention, sous le pseudonyme de *Frou-Frou*, une des collaboratrices du journal *La France*:

Ne négligeons rien pour nous faire belles et d'ici-là que des soins journaliers fassent valoir nos dons naturels ou dissimulent nos petites imperfections physiques.

Il n'est rien de joli, cela est élémentaire, comme de beaux yeux bien fendus et d'une grande douceur; ce que l'on sait moins, c'est que ce charme vient presque toujours de ce que les cils sont très longs et les sourcils finement dessinés. Est-il quelque chose de plus laid que l'absence de ce gracieux encadrement?

Or, s'il vous manque, il est un moyen d'y remédier! Il existe une eau quasi-miraculeuse qui fait pousser, allonger, épaisser les cils et les sourcils: elle se nomme la sève sourcillière et vous la trouverez à la pharmacie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre. Usez-en chaque jour et vous obtiendrez bien rapidement d'heureux résultats. Vos yeux acquerront une expression vive et accentuée et la prunelle deviendra étincelante.

Bien souvent le langage des yeux est le plus éloquent; je vous laisse le soin, chères lectrices, d'en juger vous-mêmes.

A côté de ces judicieuses réflexions, quelle charmante réclame pour la maison Ninon, dont les produits se trouvent très probablement chez nos principaux coiffeurs.

D'un autre côté, nous cueillons dans le *XIX^e Siècle* quelques lignes qui peuvent également vous intéresser. Une dame, à l'un des chroniqueurs de ce journal, pose la question suivante :

« L'hygiène doit nécessairement faire partie de votre cadre; aussi vous serais-je reconnaissante de quelques bons conseils sur le régime alimentaire à suivre pour éviter ces mille peti-

tes misères qui, tout en n'étant que des riens, tiennent cependant si fort au cœur d'une femme, lorsqu'il s'agit de son teint par exemple, ou celui de sa fille. »

Il lui a été répondu comme suit :

L'alimentation générale et régulière exerce une influence considérable sur notre organisme; aussi la première règle que l'on peut donner à une femme désireuse de soigner son teint est d'user de la nourriture avec une grande modération, et, de plus, d'éviter les mets recherchés, les épices, les grosses viandes, les vins généreux et les liqueurs.

Ceci ne veut pas dire, notez-le bien, qu'il faille s'imposer des privations capables d'engendrer des maladies d'estomac, mais il est certain que presque toutes les jolies femmes, — les professionnelles — pratiquent une sobriété exemplaire. Il serait, assure-t-on, excellent pour le teint d'avaler un verre d'eau chaude avant son repas. Ce système a-t-il trouvé beaucoup d'adeptes? J'en doute un peu. Les légumes frais et les fruits, crus ou cuits, sont très rafraîchissants, et l'on sait qu'il existe une certaine catégorie de personnes qui, sous le nom de végétariens, font profession de se tenir à ce régime. Croire, comme le font quelques-uns, que le *maigre*, d'une façon générale, est excellent pour la santé, constitue une erreur capitale. Ce qui est vrai pour les légumes et les fruits, ne l'est plus, en effet, pour les œufs, ni pour les poissons et les crustacés, qui ont, tout au contraire, la propriété d'échauffer le sang.

Modérer son appétit dans de sages limites sera donc tout d'abord un excellent système. Faire usage de pain de seigle peut être recommandé; et j'ajouterais que le pain d'épices, si goûté des enfants, ne doit pas être dédaigné des grandes personnes. Par contre, les sucreries et les bonbons n'entreront que rarement et en faible quantité dans l'alimentation, et la même prescription s'appliquera aux pâtisseries, qui sont à rejeter comme aliment trop gras.

Dâvi Brétson et le régent.

Dâvi Brétson avâi du grantein n'a deint contro lo régent. Ne sè pas se lo bouébo à Brétson étais on crouïe soudzèt àobin se l'étais dû po recordâ, mā tantia que lo régent lo gardâvè soveint après l'écoula et l'avâi adé dâi verbes à fèrè po lo leindéman. Ma fai, cé commerço l'eimbétavè gaillâ.

Tandi l'hivai, Brétson ne desâi onco rein, mā ào fourri et ein àoton que lo bouébo dévessâi alla menâ eint tsamp lè vatsès, lo père sacrameintavè qu'on tonnèro quand veyâi que lo régent l'ai gardâvè son Féli et que l'étais d'obediâ d'allâ li-mimo lè menâ patourâ. Sé pinsâvè: lè z'einfants d'ai vezins, pas petou saillâ dè l'écoula, sont frôu dè cousins et pâvont allâ djui à la piotta et ào mâpis quie devânt et lo min est adé gardâ: cé commerço ne pâo pas mè allâ dinsè et l'est cè tsancro dè régent qu'ein est la fauta; mâ attein pi, vu prâo l'ai mettrè ordrè.

Onna nè, lo bouébo à Brétson s'aminé à l'hotô dués z'hâorès pe tâ què dè coutema et dese à son père que lo régent l'avâi fiai avoué la badietta po cein que n'avâi pas bin su son catsimo et que dévessâi lo copihi trâi iadzo po lo leindéman. Brétson einradzi baillé on pochein coup d'pœing su la trabllia ein deseint à sa fenna: « Ah! l'est dinsè et l'a ouzâ lo fiairè! et bin te pâo comptâ que lo premi iadzo que reincontro lo régent, l'ai fotto n'estrievière. »

Cein ne manquè pas; lo leindéman Bretson passâvè pè la tserrâire qu'est derrâi lo courti dè la tiura et reincontré lo régent; l'autro sè branquè devant li po l'ai démandâ cein que cein volliavè à deré rappo à son bouébo et

petit z'a petit l'arreviront astou ài réspons, ka Brétson avâi bouna lama.

Lo menistre étais justameint à la fenêtre qu'avezâvè on gaillâ que l'avâi prâi ein dzornâ cè dzo quie po trêre lè maunet pè lo courti et l'ai veri quoquie carreaux. Assebin, quand l'out noutrè dou lulus sè tsermailli dinse, l'attua on momeint et dese à cé coo que verivè pè lo courti:

« Potasse! va tein vâi attiutâ lé derrâi lo mourêt dè la tserrâire et te vindri mè deré cein què Dâvi Brétson a à démâclliâ avoué lo régent. »

Lo gaillâ l'ai va et arrevè justo ào momeint io Brétson desâi ào régent: « Vous avez battu hier mon Féli et vous lui avez fait recopier son catéchisme où il se dit: Si quelqu'un te frappe à la joue droite, présente-lui aussi la gauche. Et bien nous allons voir si c'est vrai ça? »

Et flin! flâ! Brétson administre ào régent on part dè motchès su la djôuta.

Adon stusse châotè su Brétson ein l'ai faiseint: « Il est aussi écrit dans la Bible: On vous mesurera de la même mesure et on y ajoutera encore davantage.

Et lo régent lâi té raminè assebin on part dè motchès, avoué dâi coups dè poeings su lo piffre, dâi coups dè pi su la panse, su lo prusien, que, mâ fai, lo pourro Brétson eût coâite dè sè retraci.

Quand furont ti lè dou via, Potasse revint vai lo menistre qu'étais adé à la fenêtre.

— Et pi, que l'ai fâ stusse, qu'aviont te à sè taupâ dinsè, ciliâo dou?

— Oh! n'est rein, Monsu lo menistre, s'espliquâront eintre lè dou dâi versets dè la Biblia et dâo catsimo. C. T.

L'oeie rôtie.

J'aimais assez, pendant mes villégiatures en Comté, à gagner pêdestrement les villages et les bourgs des environs, et à savourer les différents aspects des vignes, des champs, des vergers ombreux, des vieilles maisons, des rivières claires et des hôtelleries aux enseignes célèbres.

Par un matin de printemps, j'étais arrivé, assez las, vers les dix heures, sous la lourdeur tiède du soleil, dans une des bourgades qui s'étendent au pied des derniers contreforts des Vosges.

Altérâ et mis en appétit, j'entrai dans la fameuse auberge du *Lion d'Or*, à l'immense façade grise, qui donne sur la rue la plus populeuse de l'endroit. Comme je comptais ne repartir qu'assez tard, dans la soirée, je pris une chambre pour m'y reposer à l'aise.

Le garçon, Auvergnat bienveillant, qui répondait au nom peu original de Joseph, me voyant harassé, m'avertit que la table d'hôte ne fonctionnait qu'à onze heures. Je lui demandai alors de déjeuner aussitôt dans ma chambre, qui se trouvait à l'entresol, où je pourrais me mettre plus à l'aise.

Il descendit, avec un bruit tonitruant, le vieil escalier de bois et revint, quelques minutes après, en témoignant son regret de ce qu'il n'y avait rien de prêt, en fait de gros morceaux, à l'exception d'une jeune oie rôtie.

— Va pour le rôti! lui répondis-je.

— Monsieur désire sans doute se servir lui-même.

Je lui monterai la pièce!

— Va pour la pièce!

— Avec du vin blanc du pays?

— Oui, celui qui a un goût de pierre à fusil.

Bientôt, j'étais installé devant un déjeuner odorant, avec une fenêtre ouverte sur la rue, où se croisaient, en dur patois, les interpellations des passants en blouses bleues.

Cette oie était vraiment jolie de couleur et troublante de parfum. Les tons dorés et délicatement bruns de son ventre et de ses cuisses, et la vapeur qui s'en exhalait, les renflements des parties grasses, où la peau avait crevé en étoiles pendant la cuisson, m'excitaient les papilles de la bouche, et, après avoir vidé un verre de ce vin blanc des côtes, clair et un tantinet pétillant, j'attaquai résolument la tête. Le meilleur du dos y passa. Ce fut ensuite le tour des cuisses, dont je détachai les parties hautes, qui paraissaient plus tendres. Joseph était remonté, dans cet intervalle, pour m'apporter du fromage de la montagne. Il constata, avec un certain

plaisir, que j'avais bon appétit et m'encouragea à continuer, d'un air qui, après tout, me sembla légèrement goguenard ! De fait, je ne m'arrêtai pas dans mon œuvre ; l'air frais des prés et les quatre lieues parcourues avaient avivé mes facultés digestives, et je me disais intérieurement, avec une naïveté lapillienne, que les ogres de jadis devaient être plus tôt de grands promeneurs que des ronds de cuir.

À bout de peur de temps, je m'aperçus que l'oie était totalement défigurée par les balafras, les trous, les fentes et les entailles que j'y avais pratiquées, d'une main peu experte en chirurgie. On ne pouvait plus, sans s'exposer à des huées, la présenter sur la plus humble table, encore moins sur une table d'hôte ; et ce débris informe n'était bon, désormais, qu'à être transformé en un de ces ragouts couleur chocolat qui ont la prétention de dissimuler, sous la sauce et les légumes, les formes primitives des morceaux disparates.

J'étais navré, et, par une pudeur assez naturelle, je me demandais comment faire disparaître ce relief déplaisant.

« Après tout, me dis-je, je paierai l'oie ! Elles ne doivent pas être fort chères ici ; les ruisseaux qui avoisinent le pont et les prairies en étaient tout blancs ! »

Pendant que je me livrais à ce monologue peu mystique, des bruits de voix se firent entendre au dehors, plus après et plus aigres ; des paysans et des paysannes entraient tumultueusement à l'aberge. Plusieurs des femmes avaient, sur leur tête, de ces grands paniers en osier blanc, qui servent à étaler le beurre, les volailles, les œufs et le fromage les jours de marché.

Une d'elles qui vociférait en patois et se chamaillait avec une commère, atteignait presque le niveau de ma fenêtre avec son grand panier couvert d'une serviette blanche, et où se devinait, à certains soulèvements de l'étoffe, le reste des marchandises non vendues. Le ton de voix de la femme était si perçant que j'eus envie de l'interroger violemment ; mais un démon intérieur, qui donna à l'acte que j'accomplis tout le caractère de l'inconscience, en décida autrement. Sans avoir réfléchi plus d'une seconde, je pris la carcasse charnue de l'oie, et la glissai sous le linge du panier qui portait la femme glissante, en y ajoutant un peu du jus très brun qui géographia grassement la serviette. Cela fait, je me retrai sans être vu.

J'appelai Joseph pour le café. Ses yeux démesurés s'ouvrirent en même temps que sa bouche, quand il aperçut le plat vide.

Comme il restait là, béat et pétrifé, je lui dis avec un sourire tranquille :

— J'ai tout mangé ! mais je paierai bien.

Il répéta machinalement :

— Tout... L'oie tout entière ?

— Oui, avec les os.

Je faisais craquer mes dents et, le vin blanc m'ayant mis de belle humeur, j'ajoutai, avec une froideur simulée de savant :

— L'os est un reconstituant, les phosphates qu'il contient régénèrent notre sang ; c'est très conseillé aux poitrinaires ; et pour moi, du reste, cette matière remplace avantageusement le charbon de Béloc !

Joseph, qui ne comprit rien à mon discours, les yeux toujours ronds et hagards :

— Toute l'oie !

Et, m'ayant servi le café d'une main émue, dégringola dans l'escalier.

Quand je descendis, je payai largement mon déjeuner à l'hôtelier ahuri, et me disposai à gagner l'une des promenades de la ville, dont les tilleuls centenaires se mirent dans une verte rivière, en face de grandes prairies ensoleillées.

La femme à la voix horrible s'en allait avec sa commère, portant toujours sur sa tête le fameux panier. Je cherchai à voir sa figure et m'avancai de son côté ; elle était charmante ; une tête brune, régulière, de madone champêtre, avec dans le regard, je ne sais quoi de raphaélique. Mais elle s'était remise à parler, et alors, de cette bouche de vierge, sortit de nouveau un horrible patois jacassant ; c'était le plus monstrueux contraste que j'aie jamais constaté entre la parole et le visage.

Au prochain sentier, j'obliquai et j'abandonnai la route poudreuse et les paysannes pour un chemin qui courait dans les prés, sous les saules, et devait me conduire aux tilleuls, puis, de là, aux collines prochaines et aux sources de la forêt.

Les voyages du soir, au crépuscule, sur les routes

qui traversent les villages, sont des plus calmes et des plus inspirants qui se puissent imaginer. J'étais plongé dans des songeries paisibles en suivant le chemin qui me ramenait à ma maison de campagne, et j'atteignis bientôt les premières habitations d'un long village isolé au milieu des vastes plaines. La nuit tombait, les crapauds faisaient entendre leurs cris flûtés et les bois, à l'horizon, s'estompaient en violet sur un ciel d'ambre. Un bruit violent de voix, parti d'une des premières maisons du village, me ramena aux choses humaines. J'écoulai indiscrètement.

— T'es un menteuse ! grondait une voix d'homme. T'as diné au bois, ou ailleurs, avec Jean Claude ! J'tai toujours dit qu'il n'aurait pas ton homme ? I' n'l sera pas !

Une voix, que je reconnus aussitôt pour celle de la belle fille raphaélique au panier d'osier, répondit aigrement :

— Non, papa, j'veux l'jure, j'ai pas mangé avec Jean Claude, que j'veux dis. J'ai été au marché, j'ai vendu mes denrées, et j'suis revenue.

— Eh ben, et c'toie à moitié mangée qu'j'ai trouvée dans ton beau panier ! D'où c'toie vient cette bête, dis-moi un peu. T'as fricoté avec Jean Claude, je n'veux pas d'ça. Et puisque tu m'fais des feintises, moi j'te dis que tout ça finira et q'tu épouse-ras Tiennot et pas un autre !

— Pisque j'veux dis q'te n'sais d'où qu'elle vient, c'toie de malheur.

— Jésus, Maria ! Elle n'est pas tombée du ciel, bien sûr ! C'est l'estant de ton déjeuner fin, et j'te dis qu'si ça continue, tu finiras mal.

A présent, je comprenais tout ; la carcasse de mon oie, trouvée par le père, avait causé tout le désastre familial. Je ne savais pas, hélas ! que la belle fille était recherchée en mariage par Jean Claude et que ma mystification allait entraîner des complications dans des amours de village.

Mon devoir était d'entrer, de parler et de tout dévoiler. Je franchis le seuil usé de la pauvre porte, et, sous prétexte d'être mieux renseigné sur ma route, j'interrogeai le paysan.

Le dialogue sauvage du père et de la fille avait cessé.

— Je vais à la Chassagne, lui dis-je. Comme il se fait tard, vous m'indiquerez bien un chemin de traverse.

Et je me nommai.

Ma famille était connue dans le pays, le paysan devint aussitôt très poli et me pria de me rafraîchir chez lui.

J'acceptai et je m'assis devant une bouteille.

L'obscurité tombait ; on n'avait pas encore allumé de lampe.

— Vous aviez une grande discussion ? dis-je au paysan.

Ma question le gênait ; il répondit évasivement. J'insistai et lui dis en souriant :

— Vous ne vous doutez pas, mais c'est moi qui ai mis l'oie dans le panier de votre fille.

Et je lui racontai toute la scène de l'hôtellerie.

La fille se mit à pleurer, en disant à son père :

— Vous voyez bien que vous n'saviez point c'que vous disiez.

Et se tournant vers moi :

— Ah ! monsieur, j'veux croire pas si méchant, vrai !

Le vieux vigneron fut-il convaincu ? Je l'ignore. Toujours est-il que, quelques mois après, j'appris fortuitement le mariage de la paysanne avec son Jean Claude. Plus tard je retournai à l'hôtellerie de la bourgade, par une de ces claires matinées d'automne, favorables aux courses en plein air.

J'arrivai à l'heure solennelle de la table d'hôte. L'immuable Joseph me reconnut, et bientôt toute la table des commis-voyageurs, des paysans et des employés, qui vivaient là en pension, me connut pour un homme qui avala une oie entière avec les os. On chuchota, on me regarda ; les uns sourirent, moqueurs ; les autres, respectueux, manifestèrent, à voix basse, des vénération profondes pour mon estomac non pareil. Malheureusement pour ma réputation, la migraine préludait dans mon cerveau par des douleurs lancinantes ; je parus morose, et, quand on s'aperçut que j'avais seulement des œufs à la coque et une cuisse de poulet froid, je fus immédiatement coulé dans l'estime des convives aux figures épanouies et rougeaudes. Quant à Joseph, il resta persuadé que j'ai l'estomac malade pour avoir avalé trop d'os d'oies et de volailles.

— Toutes ces choses-là, m'a-t-il dit, ça finit toujours par vous trouver le corps.

Et, quand je l'ai quitté, il m'a conseillé paternellement les *gaudes*, les cervelles, les purées de pois et autres nourritures fluentes, qui sont un velours pour l'intérieur des personnes.

GRANDMOUGIN.

Chronique musicale.

Le *Chœur d'hommes* de Lausanne donnera son concert annuel vendredi prochain, 12 courant, dans le temple de St-François. La pièce de résistance du programme est la *Légende de Frithjof*, de Max Bruch, cette œuvre si fraîche si riche en couleur et d'une originalité si puissante. La partie d'Ingeborg, la noble fiancée de Frithjof, donnée en rançon au vieux roi Ring, sera chantée par notre aimable et brillante cantatrice lausannoise, Mme Troyon-Blaesi. La partie de Frithjof, le vaillant héros scandaleux, est aussi confiée à un artiste de premier ordre, M. Ant. Sistermans, de Francfort. Cet artiste, une des célébrités du monde musical, n'est pas inconnue à Lausanne. On a déjà eu l'occasion, en 1894, d'admirer sa voix puissante, chaude et d'un timbre admirable.

Outre la *Légende de Frithjof*, le programme du concert du *Chœur d'hommes* comprend divers morceaux de moindre importance pour soprano solo, baryton solo, violon avec accompagnement d'orchestre et enfin trois chœurs *a capella*. En somme un programme très beau et très riche que nous engageons vivement nos lecteurs à aller entendre.

Union chorale. — C'est aujourd'hui à 8 heures du soir que l'Union chorale donne sa soirée annuelle, dont le programme, plein d'attrait, lui assure un réel succès. Il comprend plusieurs chœurs, solis et morceaux d'orchestre dont le choix est très heureux ; plus une amusante opérette d'Offenbach, *Lischen et Fritzchen*, qui ne peut manquer de mettre toute la salle en gaieté. — Un bal terminera cette jolie fête.

Charles-le-Téméraire. — La ville de Grandson travaille activement à l'organisation de la belle solennité dramatique qu'elle se propose de nous donner les 19, 20, 26 et 27 juin. L'entreprise des estrades et de la scène va être mise au concours. On peut se faire une idée de ces vastes constructions par les chiffres suivants. Les estrades en gradins auront 42 mètres de profondeur, 6 mètres de haut et 75 de développement extérieur. La scène aura 43 mètres de large sur 18 de profondeur. Les décors seront d'une grande fidélité historique, les costumes conformes à la mode de l'époque. — Sous la direction de M. le professeur Rey, les répétitions marchent bon train et les acteurs font de remarquables progrès. Nous avons donc tout lieu d'espérer sur une grande et belle fête, rappelant un des plus glorieux épisodes de notre histoire.

Entre bohèmes :

Deux bohèmes se rencontrent. Le plus jeune n'a pas de paletot. Le second a un vieux et mince pardessus d'été.

Ils échangent ces réflexions :

— La vie est dure ! Je n'ai pas de paletot, et je le sens !...

— Moi, c'est le contraire. J'en ai un et je ne le sens pas !

THÉÂTRE.

M. Scheler, dont l'Excelente Compagnie dramatique a recueilli ces derniers temps de si brillants succès dans les *Deux gosses* et le *Bourgeois gentilhomme*, nous annonce pour demain, dimanche, un drame à grand spectacle : **La maison du Bainleur**, qui fera sans doute salle comble.

Jeudi, 41 février, **Ruy-Blas**, pièce en 5 actes et en vers, de V. Hugo.

L. MONNET.

Lausanne — Imprimerie Guilloud-Howard.